

On sait qu'au mois de mai 1891 M. Widor a remplacé le regretté César Franck comme professeur de la classe d'orgue au Conservatoire. Signe particulier : il n'est pas décoré de la Légion d'honneur. H. EYMEU.

## De l'avenir des théâtres lyriques en France

La situation de la plupart des scènes lyriques de la province étant actuellement des plus critiques, il n'est pas sans intérêt d'en rechercher les causes, et les moyens possibles d'y remédier.

La première difficulté qui se présente est d'abord l'indifférence de cette partie du public, qu'on appelle en province « la Société ». Cette abstention de la classe aisée est à la vérité, un des obstacles les plus sérieux à la réussite des entreprises théâtrales, mais les raisons qu'on en donne sont, croyons-nous, peu fondées.

On a prétendu, et on prétend encore, que l'Eglise défend les spectacles. C'est une erreur profonde; l'Eglise n'a jamais proscrit les bons spectacles, mais elle a toujours et justement condamné les mauvais. La mise à la scène d'une action dramatique n'est pas en soi une chose blâmable; la peinture des passions n'est pas subversive — même pour les esprits les plus rigoureux, — quand elle a pour but d'élever l'esprit des spectateurs. La question religieuse n'a donc rien à voir dans le délaissement des théâtres musicaux. On n'y va pas parce qu'ils ne sont pas bons; il s'agit de les améliorer: voilà tout.

Le nombre toujours croissant des cafés-concerts est peut-être l'obstacle le plus grave et le plus difficile à vaincre, pour obtenir le relèvement de l'art musical en province. Il n'y a pas de ville, petite ou grande, qui ne possède un *alcázar* quelconque, vivant aux dépens de l'art sérieux. Ces sortes d'établissements qui sont les produits de la funeste liberté des théâtres, répondent malheureusement à un besoin de la classe la plus nombreuse et la moins éclairée de la population.

C'est contre les spectacles de cette nature, que les directeurs des entreprises théâtrales ont à lutter. Mais le remède à cette plaie sociale n'est pas du domaine de cette chronique, et je ne peux que souhaiter l'avènement d'une bonne loi « protectionniste » de l'art, qui frapperait d'un rigoureux impôt tous ces établissements insalubres. Nous abordons maintenant la question artistique; les théâtres lyriques ne sont pas bons, et ils pourraient l'être, voilà qui est sûr.

Mais pour soutenir les directeurs il leur faudrait le concours et l'appui d'une autorité municipale éclairée et artistique. En principe, et quel que soit le chiffre de la subvention allouée, elle devrait toujours être attribuée à l'exécution d'ouvrages nouveaux, et à la reprise des œuvres des maîtres. A Carpentras comme à Paris, *Orphée*, *Don Juan*, *Freyschutz*, devraient être toujours au répertoire. Il n'est pas un seul théâtre en France qui joue les chefs-d'œuvre de Gluck et de Mozart.

Le public s'est habitué à n'admettre que les ouvrages écrits de 1830 à 1860, l'histoire de l'art lyrique n'est pourtant pas renfermée dans cette courte période.

Alors qu'il serait si facile et si intéressant de former un répertoire varié, avec des œuvres d'écoles différentes, d'une exécution abordable, nous voyons les plus petites villes inaugurer la saison théâtrale par la *Juive*, *Robert le Diable* ou les *Huguenots*. Les ouvrages de cette école immanable des artistes doués de voix d'une étendue exceptionnelle, qu'il est bien rare de trouver réunis, même à Paris. De plus, il faut dans ces opéras un personnel choral considérable, sans compter le corps de ballet, les défilés, voire même les chevaux sur la scène: en un mot, un luxe décoratif dont un théâtre de sous-préfecture ne peut donner que la parodie.

Et quel massacre musical! Sans compter ce que les habitués appellent les « traditions », qui ne sont souvent que les défauts accumulés que se transmettent, de génération en génération des artistes insuffisants ou prétentieux.

Le public de province ne voit que le côté matériel de la musique, la note et rien que la note. Le ténor fera-t-il l'ut? Tout est là! La basse fait-elle le mi bémol? Et un opéra qui ne contient pas ces notes extrêmes, est jugé avant d'avoir été entendu.

Certes, nous ne proposerons pas à un directeur de petite ville de monter des ouvrages d'un ordre musical trop avancé, mais *Don Juan*, *Joseph*, *La flûte enchantée*, sont des œuvres bien supérieures à la moyenne des opéras du répertoire courant. Il est absolument certain qu'avec une troupe ordinaire on peut donner des représentations très convenables de ces ouvrages; n'avons-nous pas d'ailleurs dans l'école moderne, nombre d'opéras qui feraient bonne figure à côté de ceux-là?

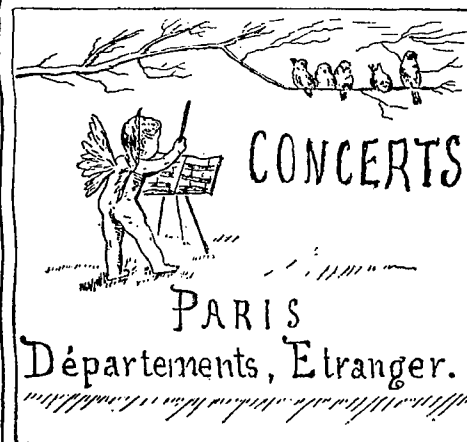
Je suis absolument convaincu que lorsque le public pourra juger en connaissance de cause, il établira une comparaison, et finira par reconnaître que l'art lyrique, reconstitué par les maîtres modernes, appartient à un ordre artistique supérieur aux vieilles barcarolles d'un répertoire suranné.

Le public est plus routiné que rétif; son goût se formera sûrement à l'audition des bons ouvrages, et les plus ardents défenseurs des vieux opéras, seront les premiers à applaudir les ouvrages de notre école classique moderne, encore si peu connue en province. La lutte sera peut-être longue, mais ne l'a-t-elle pas été à Paris? Que de combats livrés pour imposer au public les œuvres qui font aujourd'hui son admiration!

Il me souvient d'avoir entendu traiter les partitions de Bizet, Saint-Saëns, Reyan, d'ouvrages à « tendances germaniques », et M. Gounod, lui-même était accusé de sacrifier au wagnérisme!

Mais malgré tout ce qu'on a pu dire et écrire, la victoire est prochaine, et les derniers succès remportés dans certaines villes par *Samson* et *Dalila*, le *Roi d'Ys*, et *Lohengrin*, font heureusement prévoir que la province est en état de prendre part au grand mouvement musical contemporain.

G. DE BOISJOSLIN.



13<sup>me</sup> CONCERT DU CHATELET. — Ouverture de *Fidélité*, Beethoven; Symphonie en ut majeur, F. Schubert (1797-1828). I. Introduction et Allegro. — II. Andante con moto. — III. Scherzo. — IV. — Finale. — Trois Pièces pour Clavecin: a. *Sarabande en sol mineur*, J.-S. Bach (1685-1750); b. *Le Coucou*, C. Daquin (1694-1772); c. *Gavotte variée en la mineur*, Rameau (1683-1764); M. Louis Diémer. — *Parsifal* de R. Wagner (2<sup>e</sup> tableau du 1<sup>er</sup> acte), Grande scène religieuse: I. *Introduction-Marche* (Orchestre). — II. *Entrée des Chevaliers* (Chœurs). — III. *Consécration du Gral*. — IV. *L'Agape* (Chants alternés). — V. *Marche finale*. — *Rapsodie norvégienne*, Éd. Lalo; *Carnaval*, Ern. Guiraud. Excellente exécution de l'admirable ouverture de

*Fidélité*; quant à la symphonie de Schubert, nous ne avons déjà parlé dans notre dernier numéro. M. Diémer a retrouvé son grand succès du dimanche précédent avec les pièces de clavecin, et particulièrement avec le *Coucou* de Daquin, qui a été bissé.

Mais le clou du concert était l'audition de la scène religieuse de *Parsifal*. Ce tableau est peut-être le plus soutenu comme inspiration et en même temps le plus simple de conception qu'ait écrit Wagner. Au concert on supprime les lamentations d'Amfortas qui dans la partition occupent une bonne partie de la scène, mais nous ne le regrettons pas, car sans la figuration et, hors de l'optique du théâtre, nous croyons que le monologue du roi « ferait longueur ».

L'exécution de cette scène a été de tous points remarquable, nous devons louer autant l'orchestre que les chœurs dans la coulisse, si difficiles à mettre ensemble de tonalité et de mouvement, un seul moment, vers la fin, la justesse a semblé douteuse, mais cette défaillance presque insensible n'a duré qu'un instant.

L'orchestre a fait ensuite plaisir avec la *rapsodie norvégienne* de M. Lalo, semée de mélodies tristes, d'un charme concentré allant parfois jusqu'à la plus extrême mélancolie.

On y sent la proximité des mers de glace et surtout l'absence du soleil. Ce morceau a été l'occasion pour M. Colonne de rappels et d'applaudissements chaleureux sans rapport, par conséquent, avec le sentiment poétique du sujet. Succès habituel pour le *Carnaval* de M. Guiraud, page d'une facture correcte et très soignée, mais qui paraît un peu froide quand on la compare, par exemple au *Carnaval Romain* de Berlioz.

14<sup>me</sup> CONCERT DU CHATELET. — Ouverture de *Léonore* (n<sup>o</sup> 3), Beethoven; *Dans la Forêt*, Joachim Raff I. *Le Jour*. II. *Au Crépuscule*. III. *La Nuit* (Finale). *Fantaisie*, F. Schubert. M. Ziloty. — *Parsifal* de R. Wagner, Grande scène religieuse. Fragments d'*Hérodiade*, J. Massenet.

Après nous avoir donné la suite complète des symphonies de Beethoven, M. Colonne nous fait entendre toutes les ouvertures du Maître. Celle de *Léonore* a reçu dimanche un excellent accueil au Châtelet. La symphonie de Raff, œuvre pittoresque, mais un peu terne et beaucoup trop longue, nous a semblé monotone. La *Fantaisie* de Schubert, admirablement orchestrée par Liszt, a été exécutée avec une certaine froideur, mais une virtuosité des plus remarquables par M. Ziloty, professeur au Conservatoire de Moscou, dont M. Colonne avait fait la connaissance lors de son dernier voyage en Russie. M. Ziloty jouait sur un excellent instrument de la maison Pleyel. La scène de *Parsifal* a produit de nouveau une très profonde impression, et nous devons dire cette fois que les chœurs ont été irréprochables.

Les fragments d'*Hérodiade* si habilement écrits, mais qui manquent de caractère archaïque à notre avis, sont toujours très applaudis. H. EYMEU.

Salle Pleyel

Mme Jaëll. — 2<sup>e</sup> Séance.

La deuxième des séances que Mme Jaëll consacre aux œuvres originales de F. Liszt a eu, comme la première, le plus grand intérêt et nous sommes heureux de pouvoir, à cette occasion, placer en tête du journal un joli portrait de Liszt à l'âge de 11 ans.

Le programme débutait par deux études de concert, *Bruissement des bois*, *Ronde des gnomes*. Ici l'auteur a donné libre carrière à son goût connu pour le fantastique, c'est la *Ronde des Nymphes et des Satyres*.

Vient ensuite *Ab Irato* (1841), sorte de tour de force dans lequel l'auteur a su peindre la colère sans porter la moindre atteinte à la beauté artistique.

Puis, trois caprices poétiques, *Il Lamento*.